

LES GRECS, DÉJÀ !

Autour de l'année 2000 avant Jésus Christ, les Grecs auraient initié un jeu, dont on retrouve la trace dans les reliefs en marbre du Musée National d'Archéologie d'Athènes, comme sur de nombreuses mosaïques. Hommes et femmes l'auraient indistinctement pratiqué, nus comme des vers, ce qui ne laisse pas d'interroger sur la saveur des choses... Très populaire en Grèce mais aussi dans les colonies helléniques établies tout autour du bassin méditerranéen, il semblerait que ce jeu ait pris diverses factures dont la plus sauvage voulait que les joueurs s'enduisent le corps d'huile d'olive avant de s'affronter et se livrent à un combat sans pitié. Si, dans l'épiscyre comme dans la phéninde, nous les plus généralement usités pour évoquer ces combats collectifs balisés de lois et de règles, il est permis de bousculer un adversaire, de lui sauter au cou pour lui arracher la balle, on mesure la ressemblance avec le rugby dans la juste mesure où il est aussi autorisé de lancer celle-ci à la main, de la frapper du poing, de la diriger du pied... Pour autant, les Grecs pratiquent quatre jeux de balles de forme et de grosseurs diverses : l'Épiscyre et la Phéninde, on l'a vu, mais aussi l'Aporthaxis et l'Uranie. C'est l'Uranie que chante Homère et c'est l'Épiscyre qu'évoque Julius Pollux, précepteur de l'empereur Commode, mais professeur d'éloquence à Athènes, dans son ouvrage Onomastikon, ainsi que nous le rappelle Henri Garcia : « L'épiscyre porte également le nom d'éphébique et d'éphébie ; on y joue à plusieurs et par camps. On trace à la craie, entre les deux camps une ligne que l'on appelle *pyre*, c'est-à-dire la ligne est posée. On trace ensuite deux autres lignes entre chaque camp. Ceux qui ont été désignés pour servir lancent la balle au-dessus des autres, qui doivent essayer de l'arrêter de volée et de la relancer. Le jeu continue jusqu'à ce qu'un camp soit repoussé hors de sa ligne de fond. »

Toujours selon Garcia, Athénée, historien Grec du III^e siècle, rendrait compte de la phéninde dans son livre, le Banquet des Sophistes, comme le faisait, aujourd'hui encore, bon nombre d'envoyés spéciaux sur les stades de rugby : « Ayant pris la balle, il se plaisait à faire la passe à l'un tout en évitant l'autre ; il la faisait manquer à celui-ci, déstabilisant celui-là et tout cela avec des bruits sonores : "Je l'ai ! Balle longue ! Passe à côté ! Passe au-dessus ! En bas ! En haut ! Balle courte ! Passe derrière !" »

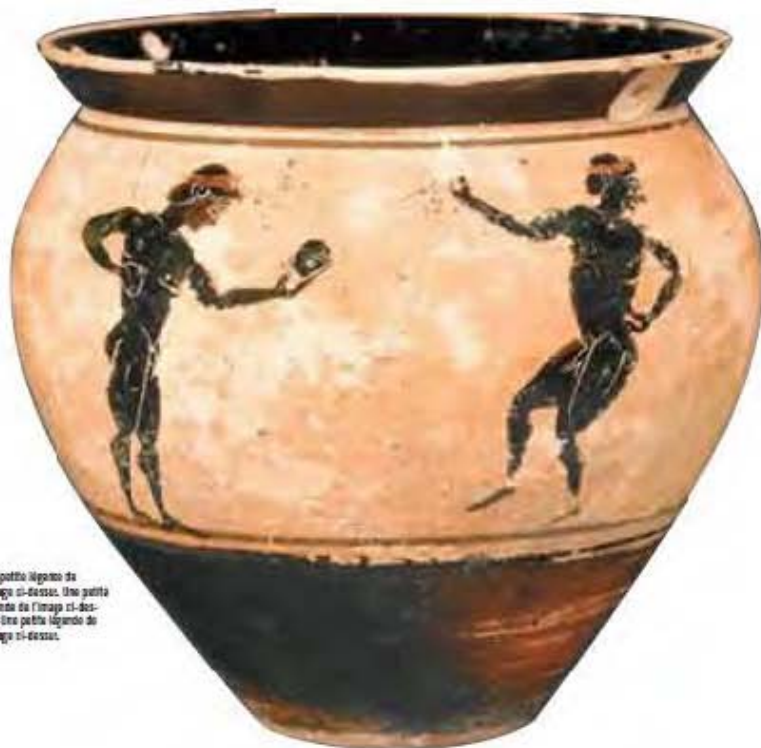


Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus.

Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus.

Pour un peu, on se croirait rendu au bord d'un terrain d'aujourd'hui, quand, à l'entraînement, n'importe quel entraîneur, fait valoir, d'une voix de stentor, ses propres consignes... C'est si vrai que Claude Galien qui fut avec Hippocrate l'un des plus grands médecins de l'Antiquité, parle de ce jeu (on y reviendra) comme d'un sport parfait au regard des qualités qu'il demande et n'a de cesse de mettre en valeur, outre les qualités physiques innombrables, l'art des combinaisons, l'intelligence des situations, la complexité des stratégies, pour que triomphe enfin l'harmonie ! Chemin faisant, il en fait, bien avant l'Angleterre Victorienne, le sport éducatif par excellence.

En fait, ce sont les Grecs qui implantent ces jeux sur tout l'Empire et notamment en Sicile, où la Phéninde est rapidement rebaptisée Harpastum par les Romains. Cela ne surprendra personne : si l'on s'en fie aux divers témoignages qu'il nous reste, les uns et les autres revendiquent l'originalité du « produit ». On s'y arrêterait à moins...



Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus.

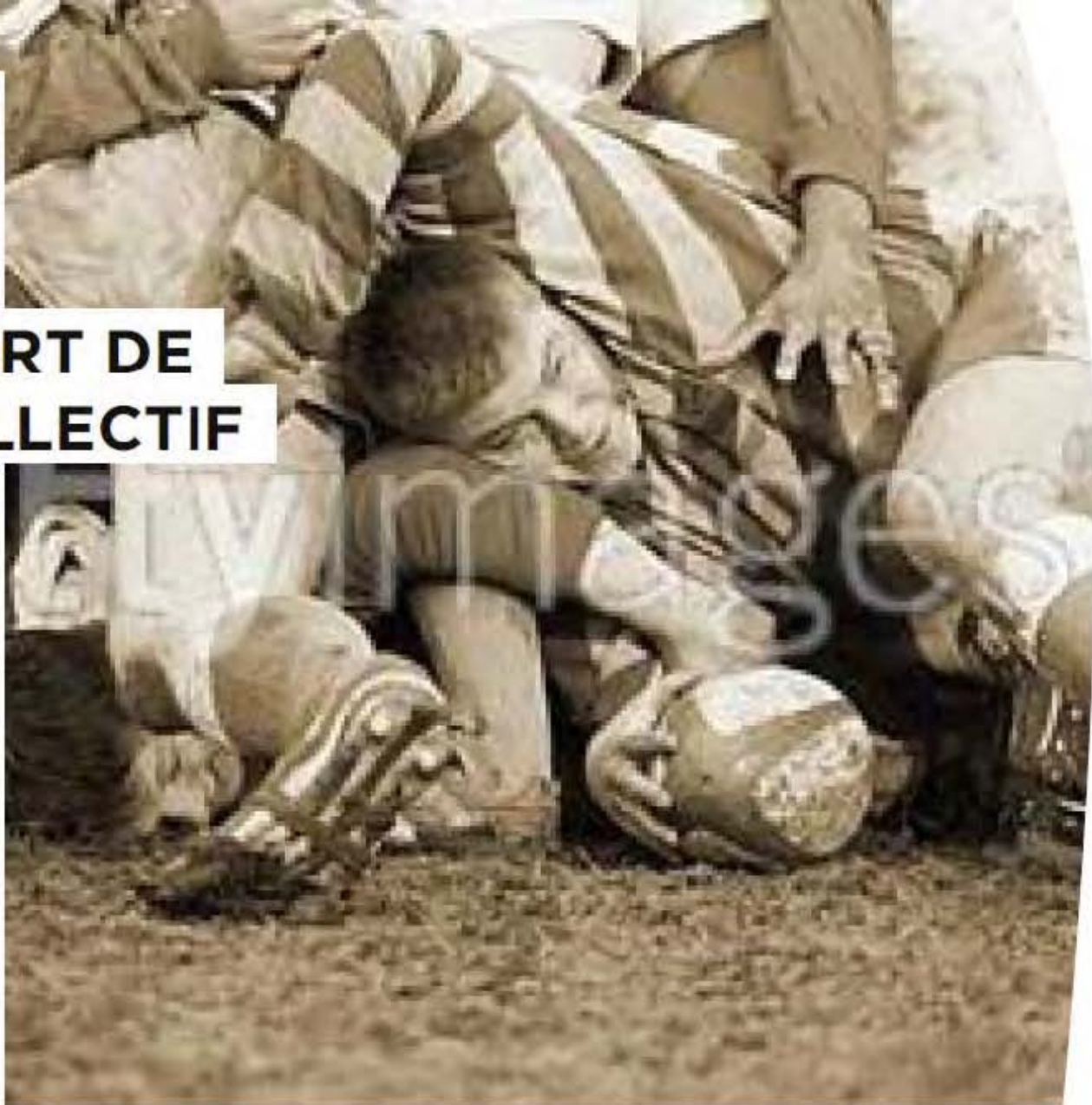
J'ai toujours professé que les valeurs du rugby ont partie liée avec les phases de combat collectif. Quelles sont-elles ? La mêlée et le maul, accessoirement le ruck autrefois appelé, en France, « mêlée ouverte ». Dans ces phases-là, ombres, souterraines, inaccessibles au profane, la solitude n'existe pas. Le travail y est éminemment d'équipe et ne supporte pas le laisser-aller, les états d'âme, l'individualisme. Pour qu'une mêlée soit efficace, pour qu'un maul gagne en puissance, en dynamisme, pour qu'un ruck

LE SEUL SPORT DE COMBAT COLLECTIF

soit joué à la perfection et que la balle fuse de ce conglomérat d'avants, l'homogénéité induite par le positionnement de ses acteurs doit être totale, la rigueur absolue, la nonchalance proscrite. Comme doivent être au rendez-vous l'esprit de sacrifice, la souffrance silencieuse et la totale abnégation. C'est la tortue romaine revisitée par la modernité, et chaque geste, chaque pression, chaque mouvement, ajoutés à ceux des autres, compte. Principe numéro 1 : je ne suis rien sans les autres ! Principe numéro 2 : les autres ne sont rien sans moi !

Affirmation démagogique ? Nullement. Qu'un seul avant fasse défaut (blessure, apathie passagère, carton jaune ou rouge) et n'importe quel pack au monde devient instantanément fragile. Pousser à sept contre huit relève de la plus parfaite gageure. En mêlée, il suffit parfois qu'un talonneur lève la jambe pour talonner la balle et se faisant, néglige ses appuis, pour que son pack perde son assise et recule sous la pression adverse. Les Argentins, férus de mêlée avaient résolu un temps le problème en adoptant la technique dite de la *Agüita* qui voulait que le talonneur refuse justement de talonner la balle pour se consacrer uniquement à la poussée axiale, féroce, intransigente, où cette technique les conduisait. On est toujours plus forts à huit contre huit qu'à huit contre sept ! Lapalissade ? Il va sans dire. Mais c'est assez préciser à quel point chaque élément du pack compte, à quel point l'osmose et la précision dans le travail recèlent d'importance.

N'étaient l'exercice du tir à la corde, l'aviron et peut-être le cyclisme quand il s'agit, pour une équipe, de porter son leader, de le ramener en tête de la course, de créer les conditions de ses exploits, je ne connais pas un autre sport qui suscite à ce point l'adhésion collective et fait qu'un individu, aussi fort soit-il, ne sera rien sans le soutien des siens. Mais ni le tir à la corde, ni l'aviron, ni le cyclisme, aussi difficiles et exigeants soient-ils, ne sauraient entrer dans le lot des sports de combat à proprement parler. Quant à la lutte, au judo, au karaté, à la boxe, ce ne sont jamais, à cette aune, que des sports de combat individuel. Admirables, certes, mais individuels !



Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus.

La naissance du rugby en Afrique du Sud doit beaucoup à la ruée vers l'or. Faut-il y chercher un symbole ? Quand en 1886, on découvrit, dans la région de Kimberley, que les cailloux avaient des reflets de soleil, tout ce que le Royaume-Uni comptait d'aventuriers, de bohémiens, de jeunes gens en mal d'aventures, se pressèrent vers l'Afrique du Sud. Ils emportèrent après eux leur affection pour le jeu de rugby qu'ils se firent un devoir de mettre en pratique sur leur nouveau territoire. Avec eux, détachés par Londres, des membres anglais, écossais, de la fonction publique s'installèrent à l'intérieur du pays dans les années 1870 et considérèrent comme un acte de loyalisme à l'endroit de leur Mère Patrie d'introduire à leur tour le rugby dans cette Afrique coloniale. Enfin, des militaires britanniques assurèrent aussi leur quote-part dans la région du Natal notamment, où la première guerre d'indépendance mobilisa beaucoup de soldats de Sa Très Gracieuse Majesté.

L'AFRIQUE DU SUD

La Fédération de Kimberley, la Griqualand West RFU, fut établie de la sorte en 1886 par cinq clubs qui recrutèrent leurs joueurs parmi les mineurs de l'endroit. Bientôt la région du Transvaal se piqua au jeu. A Johannesburg, à la naissance de la ville, des jeunes gens prirent l'habitude de se réunir au club des Wanderers, comme à Pretoria, où une société britannique s'était établie à la même période. Il en fut de même à Port Elizabeth, où deux clubs virent le jour en 1880 et 1887, au point de fonder la Eastern Province RFU. Et comme toujours, dans la plupart des pays du monde, ce sont les collèges qui furent à l'origine du développement de ce sport. La Fédération, la South African Rugby Board, ne fut, en revanche constituée que plus tard, en 1889 très exactement, et par une large majorité d'anglophones. Il faut voir derrière cette volonté britannique de contrôler le rugby un dessein politique non dissimulé sur des territoires qui ne possédaient alors aucune cohérence juridique. Ainsi le Transvaal et l'État Libre d'Orange échappant pour partie au magistère de la Couronne, il était permis de se servir du rugby pour exercer



Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus.

Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus.



Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus.



sur les lieux une surveillance qui n'allait évidemment pas se limiter à la seule cause de ce sport. Il en alla ainsi des tournées de 1891 et 1896, quand l'Angleterre dépêcha vers l'Afrique du Sud une équipe de « missionnaires » à même de renforcer les liens entre les Britanniques du Royaume-Uni et ceux d'Afrique du Sud. Mais il n'est pas indifférent de constater que dans l'univers hostile que l'on sait, les Afrikaners, furent rapidement attirés par ce jeu viril, où l'engagement physique prenait toute sa place. A l'est du Cap, Stellenbosch, qui jouait déjà le rôle de capitale intellectuelle du pays, entreprit assez rapidement de lancer la pratique du rugby dans ses collèges et université et joua, de fait, un rôle indirect essentiel dans l'intérêt que les Boers et la population néerlandophone portèrent à ce jeu. Las, la sanglante guerre des Boers (1899-1902), entre les républiques du Veldt et l'Empire britannique, ne favorisa évidemment pas l'intégration espérée. Mais le rugby, pour autant, ne cessa pas dans l'une comme dans l'autre des collectivités. Ce fut si vrai qu'en 1903, on comptait plus de joueurs afrikaners que de britanniques à même de renforcer les différentes équipes. Et le miracle survint, trois ans plus tard quand une sélection sud-africaine faite de joueurs de toutes obédiences prit la route du Royaume-Uni. Ces joueurs se surnommèrent eux-mêmes « Springboks » et leur tournée connut un véritable succès. Certes les clivages entre les deux communautés perdurèrent, mais ils ne sont rien au regard du mépris constant dans lequel fut tenue la colonie noire du pays qui ne lâcha pas ce jeu, qui s'y intéressa au contraire comme en témoignèrent quelques maigres comptes rendus de journaux en date de 1891 et la création à la même époque de la SACRB (South African Coloured Rugby Football Board), mais qui ne fut jamais acceptée par la société des Blancs. On ne sait alors ce qu'il y a de plus détestable dans le dédain souverain que les Blancs opposèrent aux Noirs de leur pays, de la simple bêtise raciale à l'hypocrisie permanente qui consista à exécuter longtemps cet état de fait aux yeux du monde, à la traverser via des écrits abscons, fallacieux, comme ceux de 1928, lors de la venue de quelques Maoris néo-zélandais en tournée, où des dirigeants sud-africains cherchèrent à faire croire que les Népia et autres Mill « avaient été acceptés et traités comme n'importe quel autre joueur de la formation des All Blacks ». Le dire, l'écrire, était déjà un scandale en soi, qui continue, bien après la fin de l'apartheid, de jeter le discrédit sur l'histoire de ce pays.

Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus.



LA FRANCE

Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus.

Balle en mains, autour des mêlées notamment, où ses cuisses très larges et ses appuis courts lui conféraient une assise impayable, il semblait irrésistible. Très fort en percussion, mais aussi très mobile et technique, il fut l'une des multiples rampes de lancement de la plus belle équipe du monde : celle des All Blacks de Nouvelle-Zélande à la fin des années quatre-vingt. Associé en troisième ligne à Allan Whetton, le frère jumeau de Gary et à Mickaël Jones, il est permis de le considérer comme l'un des plus grands numéros huit de la planète toutes époques confondues.

C'est lui qui mena les Cavaliers Néo-Zélandais en Afrique du Sud en 1986, lui qui fit front avec un courage inouï à la révolte du pack français, à Nantes, en

Wayne Shelford

La puissance même

novembre 1986, lui qui porta le pack des noirs vers le titre de champion du monde en 1987 et s'illustra, tout du long, pour la force de ses percussions, ses accélérations saisissantes, son courage au combat et sa technique exemplaire.

Laurent Rodriguez qui fut son alter ego français à la même période présentait des caractéristiques assez semblables. Mais là où Wayne Shelford maintenait le cap avec une constance admirable, « Lolo » jouait par à coups, selon son humeur et la forme du moment. Et c'est aussi cette constance dans l'effort, cette forme qui semblait éternellement optimale qu'il faut saluer chez Wayne « Fuck » Shelford, sélectionné à 48 reprises sous le maillot noir, dont 26 fois comme capitaine, mais qui quitta très tôt l'équipe nationale, pour se rendre en France tout d'abord, avec son beau-frère de pilière Mac Donald et signer dans le modeste club toulousain du Tocc, pour entraîner ensuite l'équipe de North Harbour ensuite.



WAYNE BUCK SHELFORD
 NAISSANCE : 13 décembre 1957
 à Torobua (Nouvelle-Zélande)
 TAILLE : 1,80m
 POIDS : 93kg
 POSTE : troisième ligne centre
 CLUB : North Shore (Nouvelle-Zélande)
 PALMARES EN ÉQUIPE NATIONALE :
 48 sélections avec les Blacks.
 Champion du monde en 1987.
 Vainqueur de la Bledisloe Cup.

Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus. Une petite légende de l'image ci-dessus.